

IN BETWEEN
APRÈS CE QUI N'EST PLUS,
AVANT CE QUI N'EST PAS
ENCORE

27.9. —

17.11.2024

JUDITH ALBERT
BRIGHAM BAKER
AYSHA E ARAR
SAODAT ISMAILOVA
BOUCHRA KHALILI
KLARA LIDÉN
CHRISTIAN MARCLAY
EVA NIELSEN
URSULA PALLA
MARIJKE VAN WARMERDAM
IBTISAM TASNIM ZAMAN

KUNSTHAUS BASELSTADT

L'entre-deux peut revêtir de multiples visages: temporels, spatiaux, mentaux, politiques. Un état intermédiaire qui s'entend comme un champ des possibles, un moment de transit, un point suspendu entre la fin et le début. Des histoires sont racontées, remémorées, dévoilées, attendues, redoutées et parfois, peut-être, livrées sans que l'on y ait accordé l'importance et la valeur qu'elles méritent. Le pays est déjà loin derrière, l'arrivée n'est pas encore en ligne de mire. Flétrissante, la nature décline et voit sa fin imminente. À moins que ce ne soit également un début, encore invisible? Sous quelles formes ces temporalités, ces géographies, ces pensées transitoires s'incarnent-elles pour nous? D'un état à l'autre, d'une pensée à la suivante, de l'attente à l'appel tant désiré, dans le moment qui peut changer une vie, dans les espaces, les pays et les saisons que nous avons laissés derrière nous ou qui, au contraire, nous attendent. Selon l'économiste politique et sociologue Maja Göpel, notre société traverse actuellement une ère de la transformation: une époque durant laquelle beaucoup de choses ont pris fin ou ont dû être achevées «de force». Pourtant, le renouveau n'a pas encore éclos:

les systèmes politiques sont légion, mais battent de l'aile, ils prennent forme dans une nouvelle radicalité, montent dangereusement en puissance ou s'effondrent totalement. Notre époque pourrait donc permettre de prendre des décisions, d'opérer des changements de cap et d'emprunter de nouvelles voies politiques, juridiques et sociales.

Les artistes invité-es s'intéressent précisément à ces questions. Leur travail donne à ressentir ces instants charnières des espaces politiques, privés, territoriaux et postcoloniaux, tout en mettant en lumière leur complexité. Car si l'entre-deux est dangereux, il offre aussi la possibilité d'agir ici et maintenant.

Ines Goldbach

JUDITH ALBERT

Depuis près de 30 ans, l'artiste vidéaste Judith Albert constitue un œuvre impressionnant d'images mouvantes, qui s'inscrivent de manière particulière dans la mémoire du public: au gré de leur lent déroulement, il faut toujours un certain temps pour y trouver des repères visuels. Des scènes fantastiques, tout droit sorties d'un rêve ou d'un conte de fées, souvent enrichies de références à l'histoire de l'art, se superposent aux délicats mouvements de personnes proches ou lointaines. Parfois, les gestes sont quasiment imperceptibles, ce qui a valu aux œuvres de Judith Albert le qualificatif de tableaux vivants. Les transitions entre les jeux d'ombre et la lumière du crépuscule apportent une profondeur et une tension poétique, comme dans *Côte de Granit Rose*. Les roches roses se transforment-elles ici en corps? La pénombre cache-t-elle un danger et la personne qui court loin risque-t-elle d'y être engloutie? La peau nue des jambes au milieu du paysage forestier de plus en plus sombre se transforme-t-elle en un élément vulnérable? Dans les œuvres telles que *mare mosso*, l'artiste choisit un procédé de

dédoublément: tandis que la première captation est projetée sur papier, manipulée, puis filmée à son tour, la seconde captation constitue l'œuvre en elle-même, à travers la superposition des images. Judith Albert utilise cet «entre-deux», thématique de l'exposition, comme fil conducteur de ses travaux vidéo. Ainsi, rien d'étonnant à ce que l'artiste basée à Zurich ne travaille pas uniquement avec une caméra et une table de montage, mais manie aussi le crayon et le dessin numérique, pour saisir la subtilité entre ses lignes précises. Judith Albert se dit moins intéressée par le fait de choisir que par l'envie de tout embrasser à la fois: le poétique et le politique, le bruit et le silence, le calme et le risque. À la lumière de son œuvre, cette affirmation prend tout son sens.

Judith Albert (née en 1969 à Sarnen, Suisse) vit et travaille à Zurich. Elle a achevé en 1997 ses études en arts visuels à Zurich et a bénéficié de bourses d'atelier à Maloja, Gênes, Paris et Londres. Depuis 1997, elle expose régulièrement ses travaux en Suisse et à l'étranger. Elle s'est en outre vu décerner plusieurs bourses et prix, notamment la bourse de la ville de Zurich à Gênes en 2003, le swiss art award en 2006, la bourse d'œuvre de la Fondation Landis & Gyr à Londres en 2011/12 et l'Innerschweizer Kulturpreis en 2016. Ses travaux ont été présentés dans le cadre de nombreuses expositions individuelles et collectives: Kunstmuseum Solothurn (2018), Kunstverein Friedrichshafen (2014), Jerwood Room LMH, Oxford (2012), Kunstmuseum Luzern (2010), Stranger in the Village, Aargauer Kunsthau (2023), Où sommes-nous, Kunstraum Oboro, Montréal (2018), Arte Albigna, val Bregaglia (2017), Pulsion, CSS Paris (2000), Freie Sicht aufs Mittelmeer, Kunsthau Zürich (1998). Depuis 2006, elle réalise avec Gery Hofer différents projets dans le cadre du 1% artistique. Elle a également participé à des projets de recherche tels que holyspace holyways (2009-2011, HSLU) ou Indirekte Erfahrungen (2010-2012, ZHdK).

BRIGHAM BAKER

L'approche artistique de Brigham Baker peut se définir par son rapport conceptuel et ludique aux processus naturels et aux matériaux du quotidien. Ses travaux, qu'il s'agisse de peintures ou de sculptures, offrent de nouvelles perspectives sur des objets et des phénomènes culturels, en les plaçant dans un cadre autoréférentiel qui met en lumière leurs interactions avec le temps, la nature et les éléments. Les photographies de flammes exposées ici dans des cadres faits main font partie d'une nouvelle série créée par Baker au début de l'année, lors d'un séjour à Paris. Le projet a commencé lorsque l'artiste a découvert un cliché de l'architecte et designeuse Eileen Gray. Sur l'une des dernières images où elle figure, Eileen Gray est assise à côté d'une cheminée dont l'âtre est rempli de meubles cassés, de cartons et d'autres objets attendant d'être brûlés. Cette photographie a profondément touché Baker, car le feu qui s'y prépare symbolise la mort prochaine de Gray, ainsi que le basculement de sa vie et de son œuvre dans la mémoire historique.

Inspiré, Baker a commencé à ramasser dans les rues de Paris des objets tels que ceux présents sur le cliché: meubles, gravats de rénovation et autres matériaux de ce type. Il a apporté ces objets dans son atelier et les a retravaillés pour façonner un modèle de cadre, qui a reproduit à plusieurs reprises. Il a ensuite utilisé les chutes en guise d'allumettes, qu'il a photographiées alors qu'elles se consumaient de manière imprévisible. Ces photographies, qui montrent le feu détruisant le même matériau que celui utilisé pour les cadres, créent une situation paradoxale dans laquelle différents processus entropiques sont représentés simultanément. Les cadres rectangulaires, superposés en spirale et composés des matières les plus diverses, ressemblent presque à une vue du foyer à l'intérieur de la cheminée. Ici, le matériau n'est plus la raison du feu, mais sa représentation. L'œuvre Apples provient d'une série de 11 photographies réalisées par l'artiste en 2019 à l'occasion du prix Manor. Baker a photographié en gros plan pendant plusieurs semaines un pommier devant la fenêtre de son atelier zurichois. Les pommes accrochées à l'arbre parlent de devenir et de maturation,

de temps qui s'écoule, de pourrissement et de quasi-disparition, tout en restant liées à l'arbre qui les porte. Chaque état semble conserver sa particularité et donc sa poésie.

Ce sont les observations subtiles et tous les moments d'attente qu'elles contiennent, ainsi que la capacité de l'artiste à se plonger dans son sujet en l'approchant au plus près, qui font l'essence du travail de Brigham Baker.

L'artiste étasunien Brigham Baker (né en 1989 à Nipomo, Californie, États-Unis), qui vit et travaille à Zurich, a déjà été invité dans différentes expositions individuelles et collectives: Kunstmuseum Winterthur, à l'occasion du 11^e prix Manor en 2019; Kunsthaus Baselland, Münchenstein/Basel (2018); Kunst Halle Sankt Gallen, Saint-Gall (2019); Annex 14, Zurich (2020); Haus Konstruktiv, Zurich (2017).

AYSHA E ARAR

L'œuvre de l'artiste palestinienne Aysha E Arar parle de liberté, d'amour et d'une légèreté peu conventionnelle, comme elle le formule elle-même. Son «entre-deux» est une faculté: celle, métaphorique, de vivre sous l'eau et sur terre, comme les amphibiens, et de construire un pont entre imaginaire et réalité grâce à l'art. Pour l'artiste, tout semble propice à constituer un fond d'image, à transporter des histoires, des liens, des rêves et des espoirs. Les dessins et les peintures d'Aysha E Arar, aux lignes palpitantes de vie et finement nuancées, se superposent et se déploient sur des étoffes ou des vêtements qui semblent s'envoler le long des parois comme des oiseaux. L'artiste peint avec des gestes amples et des couleurs lumineuses, sur des toiles qu'elle découpe ensuite selon les contours. Comme des fresques sur des murs ou des plafonds, les œuvres sont ensuite accrochées dans l'espace d'exposition: tout se rejoint, tout est ponctué de citations et de poèmes de l'artiste. On comprend aisément pourquoi Aysha E Arar ne se restreint pas au pinceau, au crayon ou au texte pour composer ses narrations

figuratives et s'empare de la chanson, dont le son se répand au-delà des pièces, des limites et des niveaux. C'est comme si l'espace semblait tout entier occupé par un grand récit d'hier, d'aujourd'hui et de demain, un récit qui s'élançait courageusement vers l'avenir, sans jamais perdre de vue le présent.

Les titres choisis par Aysha E Arar projettent parfois directement dans l'action du tableau, transforment des mains en étreinte ou en lutte pour la liberté et la sécurité. Ils rappellent des histoires comme celle d'Alice au pays des merveilles, où le monde semble marcher sur la tête: l'artiste suit la trace de relation actuelle au monde, avec toutes ses fractures, ses beautés, ses brutalités, sa peur et sa tristesse, mais aussi avec tous ses gestes remplis d'amour et d'espoir, ainsi que notre quête perpétuelle de liberté et d'identité. Aysha E Arar se décrit elle-même comme plurielle: artiste, femme, mère, témoin de l'accablante situation géopolitique actuelle, symbole d'un soulèvement féministe des femmes musulmanes. Mais elle est avant tout une force motrice, dont les œuvres s'insinuent dans les parois et les interstices, s'emparent des plafonds et continuent à se déployer bien

au-delà. Ses œuvres ainsi étalées pourraient s'apparenter à un grand jardin dont les essences poussent, évoluent et se propagent dans l'espace comme autant de chansons.

Aysha E Arar (née en 1993 à Jaljulia, Israël) est une artiste palestinienne dont le travail multimédia est consacré au conflit au Proche-Orient. Ses œuvres ont été présentées dans le cadre d'expositions individuelles et collectives à l'international et ont rejoint des collections de renom, notamment celle du SMAK – Stedelijk Museum voor Actuele Kunst à Gand et la collection de la Fondation Lafayette à Paris. Elle est entre autres lauréate du Boaz Arad Academic Excellence Award et de l'American Israel Cultural Foundation Award (2018). L'artiste vit et travaille dans le village arabe de Jaljulia, en Israël.

SAODAT ISMAILOVA

Des 18 000 mondes qui composent l'univers, nous n'en connaissons qu'un seul. C'est sur cette phrase tirée d'un mythe de son pays que Saodat Ismailova, présentée pour la première fois en Suisse, ouvre son impressionnante œuvre vidéo. Installée à Paris depuis quelques années, l'artiste originaire d'Ouzbékistan livre ici un élément fondamental pour comprendre ce pays situé au cœur de l'Asie centrale, où le présent de la population s'inscrit entre Lumières et progrès technique effréné, tout en étant marqué par un héritage de rituels, de mythes, de légendes et de récits séculaires. La vidéo, composée de collages d'images historiques et de prises de vue actuelles de l'artiste, retrace l'évolution de ce médium, depuis les premiers films muets en Ouzbékistan jusqu'aux images de l'Union soviétique qui ont fortement marqué l'histoire du cinéma dans l'ensemble de l'Asie centrale.

Les paysages y jouent un rôle essentiel, car ils ont une incidence considérable sur la vie humaine: comme l'explique

l'artiste, tout provient de l'eau, des rivières, des animaux, de leurs bruits, de leur langage, de leurs mouvements, ainsi que des souvenirs, des rituels et des récits qui en émanent. Une menace plane cependant sur ce biotope, mais aussi sur le système politique, notamment du point de vue de la place des femmes. Ce sont souvent elles qui tiennent les rôles principaux dans les vidéos d'Ismailova. Pour l'artiste, elles sont les garantes de l'héritage culturel et spirituel du pays, transmis de mère en fille depuis la nuit des temps au travers des contes et des coutumes. Dans un pays en pleine mutation, la perpétuation de ces contes, de ces rituels et de ces croyances est particulièrement fragilisée. La modernité semble priver les cultures de leur essence. La jeune génération quitte le pays, la liberté des femmes péniblement conquise semble vaciller et il suffit de jeter un œil aux pays voisins, tels que la Russie ou l'Afghanistan, pour comprendre que les acquis de la liberté et de l'égalité des droits peuvent être réduits à néant en un instant.

Saodat Ismailova préserve ces frêles espaces de transmission, donne à voir des paysages beaux à couper le souffle et croit en la persistance des mémoires

et des histoires. Ses œuvres sont des invitations à se laisser emporter dans ces récits en images.

Saodat Ismailova (née en 1981 à Tachkent, Ouzbékistan) est une réalisatrice et une artiste actuellement basée à Paris et à Tachkent. Dans sa pratique, elle explore les cultures d'Asie centrale et adopte une approche scientifique pour examiner la (re)production des savoirs dans cette région. C'est ainsi qu'elle a fondé en 2021 le groupe de recherche Davra. Ses travaux ont été présentés dans de nombreuses institutions de renom: le Pirelli HangarBicocca, Milan (2024), Le Fresnoy en collaboration avec le Centre Pompidou, Lille/Paris (2023), l'Eye Museum, Amsterdam (2023) et la Tromsø Kunstforening, Tromsø (2017). Ismailova a en outre participé à la 59e Biennale de Venise (2022) et à documenta 15 à Kassel (2022). Elle a reçu de nombreux prix pour son excellent travail, notamment le prix de l'Eye Filmmuseum, Amsterdam (2022).

BOUCHRA KHALILI

À travers son travail multidimensionnel qui mêle film, vidéo, installation, photographie, impression graphique, édition et textile, l'artiste franco-marocaine Bouchra Khalili explore en profondeur la question des flux migratoires dans l'espace méditerranéen et de leur incidence sur les personnes migrantes dans les différents pays. Lors des Printemps arabes, entre 2010 et 2012, elle a par ailleurs commencé à imaginer une série de projets consacrés à l'histoire de l'émancipation et de la libération de l'Afrique du Nord et du Proche-Orient.

La vidéo *The Speeches Series* présentée au Kunsthaus est consacrée à ces thématiques et se compose de trois volets: la langue (chapitre 1), la citoyenneté (chapitre 2) et le travail (chapitre 3). Dans le premier chapitre intitulé *Mother Tongue* (Langue maternelle), l'artiste travaille avec cinq personnes exilées vivant à Paris et dans sa banlieue. Bouchra Khalili leur a demandé de traduire dans leur propre langue des extraits importants, de nature politique ou culturelle, des textes d'Aimé

Césaire, Mahmoud Darwish, Édouard Glissant, Malcom X ou encore Abdelkrim El Khattabi, de les apprendre par cœur et de les réciter. Pour le deuxième chapitre, intitulé *Words on Streets* (Mots dans la rue), elle collabore avec cinq personnes migrantes à Gênes pour rédiger des manifestes sur la citoyenneté, la nationalité et l'appartenance. Dans le troisième chapitre, appelé *Living Labour* (Travail vivant), l'artiste suit cinq habitant-es de New York sans papiers dans leurs conditions de travail quotidiennes. Ce volet met en lumière la structure de l'oppression et montre à quel point la marginalisation sociale et politique s'inscrit profondément dans les individus. *The Speeches Series* est une exploration opiniâtre de la situation actuelle des personnes migrantes, dans laquelle la prise de parole des concerné-es joue un rôle essentiel de reprise du pouvoir. Dans les travaux de Khalili, la parole devient un véritable médium permettant de véhiculer aussi bien la réalité que la lutte permanente des migrant-es, d'hier à nos jours.

L'artiste franco-marocaine Bouchra Khalili (née en 1975 à Casablanca, Maroc) vit à Vienne, où elle enseigne en qualité de professeure à l'Université des arts appliqués. Ses travaux ont été exposés dans de nombreuses institutions: Museum of Fine Arts, Boston (2019); Secession, Vienne (2018); Museum of Modern Art, New York (2016); Palais de Tokyo, Paris (2015); documenta 14 à Kassel (2017). Actuellement, certaines de ses œuvres sont présentées à la 60e Biennale de Venise. En 2018, Khalili a été nommée pour le prix Guggenheim Hugo Boss et a été lauréate de la Harvard Radcliffe Fellowship.

KLARA LIDÉN

L'artiste suédoise Klara Lidén partage sa vie entre New York et Berlin, où elle se consacre depuis de nombreuses années à la création d'un œuvre aux multiples facettes, qui peut prendre la forme de performances dans l'espace urbain ou privé, d'installations monumentales, de films ou encore de vidéos. Son travail consiste la plupart du temps à réaliser des activations spatiales, qu'elle consigne dans des films. Outre le terme d'«activation», celui d'«activisme social» pourrait tout aussi bien qualifier les œuvres de Klara Lidén, qui, avant de se tourner vers l'art, a suivi des études d'architecture. Un élément qui éclaire son intérêt marqué et sa fascination pour les installations urbaines ou l'aménagement des espaces. À travers son propre corps, elle explore les limites physiques et mentales, aussi bien dans la sphère publique que dans la sphère privée. Les deux œuvres de Lidén présentées au Kunsthaus ont été réalisées à partir d'objets qui ne révèlent leur usage passé qu'au terme d'une attentive observation. D'anciennes enseignes publicitaires lumineuses désormais

inutiles ont été privées de leur fonction initiale. L'artiste a en effet gratté les couleurs et les logos d'une pharmacie, d'un journal ou encore d'une banque pour ne conserver que la surface blanche lumineuse, telle la promesse d'une réalité évanouie, mais qui pourrait peut-être ressurgir. Ces travaux témoignent également des transformations urbaines à l'œuvre dans le monde et que nous remarquons à peine: de lieux qui ouvrent, ferment, gagnent en notoriété, puis sombrent soudainement dans l'oubli. Ils viennent aussi souligner le rôle que nous jouons dans ces phénomènes en tant que population urbaine.

Klara Lidén (née en 1979 à Stockholm, Suède) vit à Berlin et à New York. Son travail artistique est fortement marqué par son intérêt pour les formes de résistance et de désobéissance civile. Ses œuvres ont été présentées dans de nombreuses expositions individuelles, notamment à la Galerie Neu, Berlin (2023); à Octo Productions, Marseille (2022); à Secession, Vienne (2019) et à la Kunsthal Charlottenborg, Copenhague (2015). Elle a également participé à diverses expositions collectives, par exemple à Sadie Coles HQ, Londres (2024); à la Julia Stoschek Foundation, Berlin (2023); à la Hamburger Bahnhof, Berlin (2023). Elle s'est vu décerner le prix spécial de la Biennale d'art de Venise en 2011 et a reçu le prix artistique blaurange en 2010.

CHRISTIAN MARCLAY

Depuis plus de 40 ans, Christian Marclay travaille à la croisée de différents genres et disciplines, comme la vidéo, le collage, le son, la sculpture, l'installation, la performance et la photographie. Son œuvre *Telephones* présentée au Kunsthaus compte parmi les piliers de l'histoire de l'art vidéo. Pour la première fois, l'artiste utilise ici une suite d'images en noir et blanc retravaillées, ainsi que des extraits de longs métrages ayant pour thématique commune le téléphone: attendre un appel, décrocher le combiné, parler, attendre une réponse, raccrocher. L'utilisation des différents appareils devient alors un acte significatif, car, à travers ces courtes séquences et leur montage, les protagonistes et les personnages confèrent une nouvelle dimension à ces brefs instants de communication, d'attente, de colère ou de peur partagées.

Marclay déclare avoir toujours ressenti l'envie de réaliser des collages, que ce soit avec des images trouvées ou imprimées, ou avec du son: «Pourquoi ne pas réagir à ce qui existe déjà autour de soi, au lieu de réinventer la roue? Les disques

me permettaient déjà de mélanger des sons existants, mais l'idée de combiner des sons liés à des actions projetées sur un écran, c'est-à-dire des sons diégétiques, ne m'est venue que dans les années 1980, avec l'arrivée des vidéodisques, comme le Laserdisc. Mais c'était trop compliqué sur le plan technique et j'ai toujours privilégié la low-tech». Les séquences de films successives utilisées par Marclay dans *Telephones* forment une recomposition astucieuse, parfois très amusante, qui fait apparaître une logique et une organisation du temps inédites. Bien que ces courts extraits n'aient en réalité rien à voir les uns avec les autres, leur montage juxtaposé fait émerger un nouveau récit. Comme pour une composition musicale, Marclay combine des actions et des sons issus du cinéma pour créer une nouvelle «image sonore».

Christian Marclay (né en 1955 en Californie, États-Unis) a grandi en Suisse, il vit et travaille à Londres. Ses œuvres ont été présentées à l'occasion de nombreuses expositions individuelles, notamment au Centre Pompidou, Paris (2022); au Los Angeles County Museum of Art (2019); au Museu d'Art Contemporani de Barcelona (2019); au Sapporo Art Museum (2017); à l'Aargauer Kunsthaus, Aarau (2015); à la Staatsgalerie Stuttgart (2015); au Palais de Tokyo, Paris (2012); au Whitney Museum of American Art, New York (2010); au MoMA PS1, New York (2009); à la Cité de la Musique, Paris (2007); à l'Australian Centre for the Moving Image, Melbourne (2007); à la Tate Modern, Londres (2004). Marclay a été récompensé du Lion d'or pour son œuvre *The Clock* lors de la 54e Biennale de Venise (2011).

EVA NIELSEN

Eva Nielsen raconte qu'elle a grandi entourée de différentes techniques d'impression: c'est ce qui explique son affinité pour la sérigraphie et la surimpression, ainsi que son rapport presque naturel à ces procédés. Mais ses peintures ne se résument pas à cela, elles s'inscrivent à plusieurs niveaux dans les espaces existants et déploient elles-mêmes de nouvelles perspectives. Que ce soit sous forme de tapisserie tendue à quelques millimètres de la cloison, de toiles de différentes tailles accrochées au mur ou encore de structure sculpturale placée au centre de la pièce, la peinture d'Eva Nielsen ouvre toujours une fenêtre vers un ailleurs. Souvent, on identifie dans ses travaux des fragments architecturaux ou sculpturaux. Les images intérieures qu'ils convoquent sont aussi variées que le public lui-même: références aux grands noms du land art des années 1960 et 1970, bâtiments en ruines ou inachevés, restes de guerre sur les littoraux, installations sculpturales, ouvertures et transitions, sont tout aussi présents que les paysages dans lesquels apparaissent des personnages esquissés,

rêveusement allongés dans l'herbe, le regard perdu dans le lointain. Pourtant, les interprétations restent ouvertes. Eva Nielsen ouvre des espaces réflexifs et visuels dans cette superposition avec la peinture, qui fait émerger des perspectives semblables à des paysages et permet de situer dans l'espace les fragments architecturaux pourtant flottants. Elle offre la possibilité d'expérimenter et de suivre une narration qui ne doit pas être appréhendée de façon linéaire. En effet, malgré les évocations familières, ce que nous voyons raconte l'histoire d'une expérience inconnue. De la même manière que l'artiste française nous emmène aux frontières de nos rapports au monde, les matériaux sont parfois poussés eux aussi à leurs limites au travers de différentes techniques picturales ou d'impression. Il s'agit notamment de susciter une ouverture à ce qui nous stimule et nous fait le mieux avancer: les hasards de la vie, ce qui n'est pas encore advenu, mais se produira peut-être bientôt. C'est peut-être pour cela que la vue depuis la fenêtre du Kunsthaus a tant enthousiasmé Eva Nielsen: parce qu'une multitude de possibles s'y dessinaient et s'y dessineront encore. L'irruption d'un événement imprévisible

et dont nous n'arrivons jamais à appréhender clairement le déroulement, qu'il soit bon ou mauvais.

Eva Nielsen (née en 1983 à Les Lilas, France) vit et travaille à Paris, où elle a obtenu en 2009 son diplôme de l'École des beaux-arts, appuyé par une bourse à la Central Saint Martins School de Londres, Royaume-Uni. La même année, elle a obtenu le Prix des Amis des Beaux-Arts et, en 2014, elle s'est vu décerner l'Art Collector Prize. Elle a reçu en 2021 le prix LVMH Métiers d'Arts. En 2022, elle a été nommée pour l'exposition «Horizons» à l'occasion du 23e prix de la Fondation Pernod-Ricard et a participé à la 16e Biennale d'art contemporain de Lyon. En 2023, elle a été lauréate, avec Marianne Derrien, du BMW Art Makers Prize. Les œuvres d'Eva Nielsen figurent dans de nombreuses collections publiques et privées.

URSULA PALLA

Un jardin peut-il véritablement être vide? C'est la question que je me suis posée lorsque j'ai rencontré pour la première fois l'œuvre *Empty Garden 3*. Il semblerait qu'il y ait toujours quelque chose qui cherche à pousser, à se faire une place, à ensauvager. L'artiste raconte que l'idée sous-jacente de ce travail lui est venue alors qu'elle se trouvait dans le jardin de Giverny, celui que Claude Monet fit aménager avec ses célèbres plans d'eau. Non seulement ce parc était pour le peintre une source d'inspiration, mais il arrivait également que les motifs de ses tableaux trouvent à leur tour une place dans l'aménagement de cet espace végétal: un véritable cercle artistique, somme toute. Pourtant, Ursula Palla soulève une ambivalence décisive. En effet, si ce jardin est pour Monet et ses visiteurs une véritable corne d'abondance de couleurs et de plantes luxuriantes, il s'apparente à un véritable désert pour les insectes à la recherche de nourriture. Ce n'est que pendant les mois d'hiver les plus doux entre novembre et mars que des plantes sauvages et des (mauvaises) herbes poussent parfois, car elles n'ont pas droit de cité dans

cet aménagement paysager rigoureux le reste de l'année. C'est durant cette intersaison, qui est aussi un entre-deux, que l'artiste a séjourné à Giverny. Dans l'installation de projection d'Ursula Palla, la membrane (qu'il s'agisse d'un mur ou du sol) semble se mélanger avec l'œuvre elle-même, alors qu'elle devrait incarner clairement la frontière de celle-ci. Une projection éclaire et amplifie des structures végétales en bronze dressées vers le ciel, qui, au loin, dans l'ombre, se déploient timidement dans l'espace avec leurs couleurs saturées, comme un dessin. Ici, il n'est pas question de jeter un bref regard ou de passer rapidement: il faut flâner, s'arrêter, observer. Cette plante n'est-elle pas en train de se balancer d'avant en arrière, se détachant ainsi de plus en plus sur cet ensemble flou? Ces nuances délicates constituent l'assise de l'œuvre précise d'Ursula Palla depuis plusieurs décennies et se retrouvent dans les deux travaux présentés ici: *Empty Garden* et *Distelblatt*. Entre sculpture, installation et projection vidéo, course rapide et mouvements imperceptibles, recoins sombres et zones baignées de lumière, croissance et inertie coulée dans le bronze: l'entre-deux fait partie intégrante de sa pratique artistique. Une pratique qui ne

perd jamais de vue le beau, tout en faisant une place aux choses éphémères, fragiles, fugaces et vouées à disparaître à jamais. *Empty Garden* n'est donc pas un paradoxe: c'est un portrait temporel de ce qui fut, ce qui est et ce qui pourrait être.

Ursula Palla (née en 1961 à Coire, Suisse) vit à Zurich et participe depuis 25 ans à de nombreuses expositions et festivals vidéo en Suisse comme à l'étranger. Elle travaille principalement avec le médium vidéo et aborde les thèmes de la projection, de la réalité et de la construction, à travers des installations et des objets qui se déploient dans l'espace. Ses œuvres ont été présentées à l'occasion d'expositions individuelles au Kunst(Zeug) Haus de Rapperswil-Jona (2022), au Museum Langmatt de Baden (2013), au Bündner Kunstmuseum Chur (2008) ou encore au Helmhaus Zürich (1999). Ursula Palla a par ailleurs participé à de nombreuses expositions collectives, notamment à la Kunsthalle Appenzell d'Appenzell (2021), à la Fundaziun Nairs de Scuol (2017) ou au Musée d'art de Thurgovie (2016).

MARIJKE VAN WARMERDAM

L'artiste Marijke van Warmerdam vit à Amsterdam et a constitué un œuvre très riche depuis les années 1990: films 16 mm et 35 mm, vidéos, photographies, sculptures, installations ou encore peintures. Depuis 2004, elle enseigne à l'Académie des beaux-arts de Karlsruhe et alimente, dans le cadre de son activité de mentore pour jeunes artistes, le développement d'une interdisciplinarité et d'une dynamique propres entre sculpture, film et photographie. Les œuvres fortes et prenantes de Marijke van Warmerdam sont souvent de brefs instants d'extrême poésie qui prennent la forme de films, comme l'illustrent les trois travaux présentés dans cette exposition: *Dream machine*, *It's time* et *Le retour du chapeau*. Ces quelques minutes d'images muettes ressemblent à des esquisses du quotidien, qui paraissent familières, mais renferment toujours une dimension fantastique et inconnue. Ces extraits, ces aperçus, semblent pour une fois modifier notre perception de l'espace-temps, qui s'en trouve étirée ou compressée. Ces travaux parviennent toujours

à nous extirper de la routine quotidienne, car ce ne sont pas des histoires que l'artiste raconte, mais des ébauches de film mises en scène de manière sculpturale et frappante. Brèves et diffusées en boucle, elles s'inscrivent dans notre mémoire comme une nouvelle image. En effet, ces expériences ne nous poussent-elles pas à observer plus attentivement les changements de couleur dans un verre d'eau, comme dans *Dream machine*? Ne nous donnent-elles pas envie de nous rendre au célèbre Creux du Van dans le Jura suisse, où, selon la légende, des courants d'air inattendus feraient retomber sur les têtes plus d'un chapeau que l'on croyait perdu? Et ne portons-nous pas tous-ttes une montre, à notre poignet ou sur notre téléphone, pour nous rappeler que nous sommes sans cesse joignables et que les heures s'écoulent inexorablement?

Les films de Marijke van Warmerdam s'apparentent à de petites machines à souhaits, qui nous montrent de fantastiques possibilités malgré les innombrables incertitudes. Elles nous encouragent à rêver des mondes souvent beaucoup plus proches de la réalité que nous ne le croyons.

Marijke van Warmerdam
(née en 1959 à Nieuwer-
Amstel, Pays-Bas) a participé
à de nombreuses expositions
internationales de renom,
notamment les Biennales
de Venise, Sydney, Berlin et
Gwangju ainsi que documenta
X. Elle a présenté de grandes
expositions individuelles au Van
Abbemuseum d'Eindhoven,
à l'ICA de Boston, au MAC
de Marseille et au musée de
l'Ermitage à Saint-Petersbourg.
Une rétrospective de ses
travaux s'est tenue au Museum
Boijmans Van Beuningen de
Rotterdam, au Musée Serralves
d'art contemporain de Porto
et à la Kunsthalle Düsseldorf.
Van Warmerdam œuvre
régulièrement en qualité de
conseillère à la Rijksakademie
van beeldende kunsten
d'Amsterdam.

IBTISAM TASNIM ZAMAN

Depuis les débuts de sa pratique, l'artiste et poétesse basée à New York explore assidument les questions de la violence et de l'oppression subies par les communautés LGBTQIA au Proche-Orient, mais aussi dans le reste du monde, ainsi que les répercussions du néocolonialisme. Ses tableaux impressionnants, qui par leur présentation rappellent les tapisseries orientales et leur forme de narration, offrent à qui les observe attentivement un récit imagé s'inscrivant entre mémoire collective et souvenirs personnels.

Dans son œuvre *Al Awra – The Intimate Parts*, pour laquelle l'artiste a reçu un prix, Ibtisam Tasnim Zaman représente quatre types de femmes qui doivent se soumettre à d'autres lois au sein de sociétés patriarcales, du Yémen à la Turquie, comme le laisse deviner la carte en arrière-plan. D'après l'artiste, ce travail est en partie autobiographique: il relate le vécu de ses mères lesbiennes, qui ont fait connaissance dans un club gay underground de Dubaï et ont dû par la suite faire face aux douloureuses conséquences de cette

rencontre. Il reflète également la propre histoire d'Ibtisam Tasnim Zamam: Américaine lesbienne et noire, elle a grandi dans un foyer musulman strict et dans une société rigoureusement patriarcale, mais est parvenue à conquérir sa liberté malgré toutes les barrières et les violences rencontrées. Son travail le plus récent porte également les traces de son expérience personnelle à Bâle. En 2024, l'artiste a passé six mois dans le quartier du Dreispitz à l'occasion d'une bourse d'atelier à l'Atelier Mondial. Elle décrit le processus de création comme une sorte d'hallucination, alimentée par différentes expériences, aussi bien positives que négatives. Il s'agit également d'une tentative d'affiner sa vision des points communs et des éléments de divergence des différents lieux qu'elle a fréquentés au cours de sa vie. Mais Ibtisam Tasnim Zamam ne fonde pas son approche artistique uniquement sur l'observation de sa propre expérience: elle s'intéresse également aux dimensions cachées des structures d'oppression en Europe et en Suisse. Son œuvre *Ein Land Weiss Waschen*, qui a vu le jour à Bâle, explore à travers le prisme postcolonial l'histoire de l'industrie helvétique du

chocolat depuis le XIXe siècle. Elle met également en lumière les répercussions à long terme de ce commerce sur des pays comme le Ghana, le Congo et la Côte d'Ivoire. Ce secteur qui représente des milliards pour l'économie suisse repose, comme l'explique l'artiste, sur l'importation de ses deux matières premières: les fèves de cacao et le sucre. Cette activité s'accompagne d'une pauvreté très élevée, de déforestation, d'un monopole des récoltes alimentaires et d'une violente oppression des populations, dont bon nombre d'enfants. Pour l'artiste, cette structure dévastatrice fondée sur la richesse, l'exploitation, la répression et l'illusion de neutralité se manifeste également sous les traits d'un personnage de littérature jeunesse comptant parmi les plus connus, mais aussi les plus ambivalents en Suisse: Globi. Un personnage qui apparaît également dans ses tableaux.

Ibtisam Tasnim Zaman (*née en 1995 à Tulsa, Oklahoma, États-Unis) vit et travaille à New York. En 2022, elle a réalisé un séjour sur Governors Island à la KODA House dans le cadre de Residency Unlimited et a été conférencière invitée à la Montclair University. Ses travaux ont notamment été exposés dans les lieux suivants: New York Health and Hospitals Arts and Medicine Program en collaboration avec Residency Unlimited, en 2023 dans le cadre de l'APAC (African Peach Arts Coalition) lors de l'Other Art Fair, New York Council On The Arts, The Sandbox Collective et le Goethe-Institut de Bangalore, Inde. Elle a récemment été artiste en résidence à Wave Hill dans le Bronx, avec une exposition à la Toshkova Fine Art Gallery.